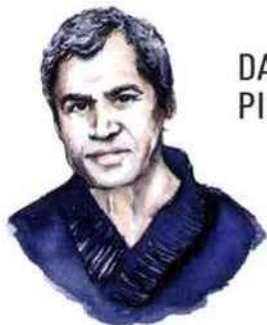




LETTRES FRANCOPHONES



DANIEL PICOULY

BLANC SUR NOIR

Comment faire l'amour avec trois points de suspension ? C'est la question que pose aujourd'hui la réédition chez Zulma du premier roman de Dany Laferrière *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*.

Soyons clair et définitif : ce roman est un... absolu. (Le mot « chef-d'œuvre » est tellement rongé par la suspicion de connivence que je l'ai laissé en suspension.) Je cède à une tentation d'époque pour la castration lexicale. Une tartufferie en vogue du « *Cachez ce mot que je ne saurais voir* » qui surligne l'absence pour mieux la montrer, pour mieux faire désirer la chose. Surtout quand le Nègre est le mot *et* la chose. L'exergue du roman le rappelle : « *Le Nègre est un bien meuble, Code noir 1685.* » Trois cents ans pile avant la première parution du roman au Québec. Aujourd'hui, pour ce Code, Colbert est en instance de déboulonnage.

Le dernier épisode de cette *Disparition* à la Pérec est le livre d'Agatha Christie, *Dix petits nègres*, devenu *Ils étaient dix*. Dix quoi ? Qu'y a-t-il derrière ce mot « Nègre » qu'on s'ingénie à nous cacher ? L'affaire n'est pas d'hier. Déjà, on avait éliminé le Nègre associé aux plaisirs de bouche. La tête de nègre a été décapitée en pâtisserie publique, là où on peut encore déguster laïquement religieuses et pets-de-nonne. La boule meringuée au chocolat est parfois appelée « me'veilleux » ou « inc'oyables », références à ces extravagants du Directoire qui ne prononçaient pas les « r » par imitation (dit-on) des Nègres. Autre plaisir gourmand suspect de lascivité : la danse. Le Bal nègre du 33 rue Blomet dans le 15^e fut rebaptisé en 2017, après polémique, Bal Blomet.

Exit le souvenir de Cocteau, Queneau, Camus, Prévert, Gréco, Vian, Beauvoir et Sartre, rare détenteur de trois points de suspension avec *La P... respectueuse*. Jusqu'en 1962, le mot « putain » dans une œuvre littéraire pouvait être l'objet de poursuite pénale. Pour mémoire, la pièce de Sartre (1947) se déroule dans le sud des États-Unis.

L'histoire de deux Noirs accusés à tort d'un viol par un Blanc. La p... restera respectueuse et le Noir de la distribution restera « l'homme noir » sans nom. L'acteur en avait un : Habib Benglia, premier Noir dans les années 1920 à avoir joué des rôles du répertoire classique. Hommage.

Et le roman ? D'abord poser que je l'aime depuis que je l'ai lu quand il a été publié pour la première fois en France au Serpent à plumes, ce cobra des lettres, ce boa constrictor disparu, capable à l'époque de digérer et féconder toute une génération de littératures venues d'ailleurs. Oui, j'aime ce texte déflagrant et centrifuge qui m'explose la tête et me colle à la paroi de mon crâne.

Et le roman ! Inutile de vous agacer. Lisez le chapitre XXVI. Entre la page 167 et 179. Tout y est. En un rêve. L'ambition : un chef-d'œuvre ou rien. L'outil : le génie, pas moins, et une Remington 22 à pedigree. L'idéal : *L'Iliade*, dans son bain. Et un moment de grâce : l'entretien avec Denise Bombardier. La grande dame. L'unique. Un régal qui vous retire sous les pieds l'illusion d'avoir une analyse et des réflexions originales sur ce roman.

J'en ai ressorti ma Remington 22 (la véritable héroïne de ce roman). C'est une Olivetti Valentine. Elle est rouge Chester Himes (le véritable inspirateur du roman). Franchement, vous en connaissez beaucoup, des livres qui vous font descendre à la cave, vous donnent envie de boire un daquiri et vous rendent fiers de savoir que Carole Laure est née la même année que vous. Non ! Alors, lisez et vous comprendrez cette chute : Laferrière est grand et Dany est son prophète.



COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER,
DANY LAFERRIÈRE, 192 P.,
ZULMA, 17,50 €



Le cahier critique • Littérature française

Comme un rêve éveillé

Plastiquement, voici le plus beau livre de la rentrée. Le texte est orné de dessins et collages réalisés à partir de gravures du XIX^e siècle. Avec leurs légendes à la Plonk & Replonk, ils sont si drôles – en plus d’être splendides – qu’on pourrait ne lire le livre que pour eux. Mais le texte aussi vaut le voyage, c’est le cas de le dire. *Ce qu’ici-bas nous sommes* se compose des souvenirs d’un explorateur, un pastiche de récit ethnographique. Le narrateur a découvert, en Libye, une société recluse qu’il décrit sans omettre aucune étrangeté. Il se trouve en effet que tout y est absurde, d’où une avalanche de gags pince-sans-rire. Exemple, les portes : « Par une bizarrerie qui rapproche la ville des cités grecques

de l’Antiquité, toutes les portes des maisons s’ouvrent vers l’extérieur. » On frappe donc avant de sortir. Les sourds, dans la rue, portent un casque... En regard, le collage d’un indigène casqué de métal : « Sourd parfaitement protégé. »

Ces inventions irrésistibles, mélangées à des thèmes issus de la science-fiction ou du fantastique, donnent un magnifique livre-objet, ludique, poétique, érudit, ingénieux, qui porte haut l’art du détournement et fait honneur à l’imagination de l’auteur.

Bernard Quiriny



★★★★☆

CE QU'ICI-BAS NOUS SOMMES,
JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS,
288 P., ZULMA, 20 €

PATRICE NORMAND/RIVAGES



La force de la folie

Toujours aussi radical et poétique, le nouveau roman de **Makenzy Orcel** est une charge littéraire portée par une belle figure masculine.



Les *Latrines*, *Les Immortelles*, *L'Ombre animale*: jusqu'ici, les romans de Makenzy Orcel célébraient les femmes « potomitantes », figures centrales des sociétés antillaises, mais aussi victimes des horreurs et des viols des tontons macoutes. *Ce Maître-Minuit* offre une nouvelle prise sur l'œuvre du Haïtien à



★★★★
Maître-Minuit par
Makenzy Orcel,
320 p., Zulma,
20 €

savoir une prise mâle. Voici Poto, que l'on découvre à l'hôpital général, à moitié gisant et surtout menotté à son lit. Est-il un possédé? Un criminel? Il va se confesser, dans un but qui ne sera révélé qu'au terme de l'histoire. Né sous la dictature des Duvalier, de père inconnu et d'une mère qui n'aimait rien mieux que sniffer de la colle, Poto a vite appris à

survivre dans la rue. Mimant la folie ou les rites vaudou pour qu'on le laisse tranquille, il devient dessinateur, et tombe sous la coupe d'un tueur à gages. Il a évité les mauvaises balles, a tout traversé en biais, demeurant un « *homme debout, qui avance toujours* ». Tel « Maître-Minuit », figure légendaire « potomitante » des contes de son enfance.

Le récit de Poto est d'une puissance rare, qui traverse l'histoire haïtienne récente sans fard ni complainte – quitte, parfois, à trop privilégier les effets au détriment des faits. Il raconte aussi sa mère, ses propres amours et sa carrière (il sera un dessinateur prisé et exposé). On retrouve la langue âpre et radicale d'Orcel, cette mélodie courroucée et cette gouaille frontale. Ce qui fait la force de cet auteur, qui semblait attendre ce moment. **Hubert Artus**



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

3 RAISONS DE VOTER POUR...

MISS ISLANDE D'AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR

L'HÉROÏNE, HEKLA, QUI PORTE UN NOM DE VOLCAN, EST ATTACHANTE ET DÉTERMINÉE. Animal un peu sauvage qui a besoin d'être à la fois seule et accompagnée, la jeune fille quitte, à l'été 1963, la ferme familiale pour gagner Reykjavik en autocar avec sa valise, sa Remington, son pantalon à carreaux et son exemplaire de *l'Ulysse* de James Joyce. Hekla, qui écrit tous les jours, a déjà terminé deux manuscrits.

MISS ISLANDE OFFRE UNE GALERIE DE PERSONNAGES INOUBLIABLES GRAVITANT DANS LA VIE D'HEKLA.

Comme son amie d'enfance, Ísey, déjà mère d'un enfant et rongée par les doutes. Comme Jón John, un marin homosexuel qu'elle connaît depuis l'enfance. Ce garçon



blessé, qui est un frère pour elle, l'héberge et lui rapporte, d'une escale à Hull, *La Cloche de détresse* de Sylvia Plath et *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Ou encore le bibliothécaire poète qui prétend que les goélands se taisent quand ils la voient et affirme qu'elle est une lumière.



PAGE APRÈS PAGE, AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR DISTILLE UNE MUSIQUE POÉTIQUE ET SUBTILE.

L'auteure de *Rosa Candida* (2010) et de *L'Exception* (2014) parvient à être tout à la fois délicate, mélancolique et forte quand elle brosse ce portrait lumineux d'une jeune femme éprise de liberté et d'absolu, Hekla, que la beauté physique intéresse peu, elle qui préfère celle de la création et du monde qui l'entoure.

Alexandre Fillon

★★★★★ *Miss Islande (Ungfrú Ísland)*
par **Audur Ava Ólafsdóttir**, traduit de l'islandais par Éric Boury, 288 p., Zulma, 20,50 €. En librairie le 5 septembre.



★★★★
**Un monstre
et un chaos** par
Hubert Haddad,
368 p.,
Zulma, 20 €



L'horreur est humaine

Nouvelle pièce à une œuvre magistrale comptant une cinquantaine de livres, le nouveau roman d'**Hubert Haddad** rouvre les pages noires de la guerre, à travers un récit situé dans un ghetto méconnu.

Un monstre et un chaos est un voyage au bout de l'horreur : celle du ghetto de Lodz, le plus grand en Pologne après celui de Varsovie, de 1940 à 1944. Où Chaïm Rumkowski s'autoproclama chef, et s'engagea dans une forme de collaboration en transformant les lieux en atelier industriel au service de l'armée du Reich. Acceptant de livrer les malades et les enfants à la déportation, il pensait assurer la survie des autres, les forts et les travailleurs. Face à ces faits, Haddad convoque la fiction, et en donne les clés à Alter, 12 ans, arraché à sa famille, et notamment à Ariel, son frère jumeau. Il refuse

de porter l'étoile jaune, et se faufille dans les rues, les caves, les greniers, nous révélant les imprimeries et radios clandestines, le théâtre de marionnettes de Maître Azoï et ces coulisses où, quatre ans durant, les survivants continuent « de déclamer des épigrammes dans les salons transformés en dortoirs ». Et perpétuent la mémoire yiddish. Face au monstre Rumkowski, Alter porte ici la dignité du monde. Ce n'est pas le premier livre consacré à ce ghetto (on lira aussi, en cette rentrée, *La Fabrique de papier tue-mouches* d'Andrzej Bart, chez Noir sur Blanc), mais celui-ci est une ode. À la féerie et à l'engagement.

Hubert Artus

LiRE

Février 2014

Esprit frappeur

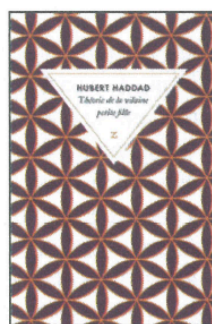
Hubert HADDAD

Un roman fort sur la naissance du spiritisme et du capitalisme.

A l'origine, ce poète et romancier si singulier fut éducateur de rue, ouvrier, ou encore forain. Logique, donc, que des tas de choses tournent dans l'esprit d'Hubert Haddad. Dont l'œuvre – une cinquantaine de pièces à ce jour – en est venue à composer ce qui était le titre de son premier roman, il y a pile quarante ans : *Géométrie d'un rêve*. Pour cette rentrée hivernale, Haddad a rêvé de l'Amérique. Nous sommes à Hydesville, une communauté rurale de l'Etat de New York, bourgade soudée par l'Eglise méthodiste et par le révérend

Gascoigne. L'hiver 1848 tire à sa fin : « On ne voyait plus passer le moindre convoi d'immigrants français ou irlandais en route pour la côte Ouest : la ruée vers l'or attendrait le dégel. »

Une nuit, dans la ferme de la famille Fox, Kate, onze ans, entend des bruits venant du sol. Incrédulité générale devant les dires de cette petite exaltée. Mais après une séance fructueuse, il est vérifié qu'un esprit communiqué par des coups. Oui, Kate est médium. Oui, c'est l'histoire, réelle, de la naissance du spiritisme que raconte Haddad. A travers la vie des trois sœurs Fox : Kate la découvreuse, Margaret la jalouse, mais aussi Leah qui comprend illico le profit – économique – à tirer du filon en créant un institut pour lequel sa sœur transformera ses séances de spiritisme en spectacles occultes. Sur cette trame, Haddad met en branle le train d'une Amérique où



★★★ *Théorie de la vilaine petite fille* par Hubert Haddad, 400 p., Zulma, 20 €

vont copuler foi, vice et corruption. En chemin vers le capitalisme, le pays passe de la guerre contre le Mexique (1846) aux prémices de la guerre de Sécession (1861).

C'est un roman à deux pistes : au journal intime de Margaret répond une narration externe où fourmillent individus réels (vagabonds, soldats, révérend, esclaves, propriétaires terriens, avocats, banquiers). Emmenée par une force réaliste et psychologique, cette chevauchée romanesque devient un ahurissant attelage de féerie, de sorcellerie, de naturalisme, d'utopies. Le blues se marie au chant gothique, les forces du progrès le disputent à celles du conservatisme. L'âme et la plume d'Haddad sont comme toujours elliptiques, incandescentes, tourmentées, au service d'une œuvre possédée par le pouvoir du réel autant que par celui de la fiction. **Hubert Artus**



Java des ombres

Pramoedya Ananta TOER

Le deuxième tome émouvant d'une ample saga politique.

Un être cher qui part en bateau constitue à la fois un adieu et un nouveau départ. Ou, comme il est écrit en préambule d'*Enfant de toutes les nations*, « toute chose est propulsée vers l'annihilation en direction de l'horizon qui se dérobe, et de cette annihilation procède la renaissance ». Et bien plus qu'on ne le pense.



★★★ *Enfant de toutes les nations (Anak Semua Bangsa)* par **Pramoedya Ananta Toer**, traduit de l'indonésien par Dominique Vitalyos, 512 p., Zulma, 24,50 €

Ainsi, lorsque sa toute jeune épouse, Annelies, quitte l'île de Buru pour les Pays-Bas, Minke – un jeune journaliste javanais – n'imagine pas que son aimée ne va jamais revenir, emportée par la maladie. Bouleversé, ce garçon polyglotte peut toutefois compter – et inversement – sur le soutien de sa belle-mère, Nyai, qu'il appelle Mama.

Ce couple d'infortune aura bien besoin d'être soudé au moment où la vaste propriété de la matriarche est en danger, au début du xx^e siècle, dans cette région d'Asie où, entre autres, la Chine, le Japon, la Hollande et la France ne comptent pas abandonner leurs intérêts...

Deuxième tome émouvant et virevoltant du *Buru Quarter*¹ – paru initialement en 1980 –, *Enfant de toutes les nations* nous permet de redécouvrir l'œuvre majeure de l'Indonésien Pramoedya Ananta Toer (1925-2006). Il y a là du souffle, des personnages secondaires bien croqués (mention au peintre français nommé Jean Marais!), une indéniable épaisseur romanesque et un regard subtil mais sans concession sur la colonisation. Sans oublier une affirmation, toujours salutaire, de l'écriture comme arme politique.

Baptiste Liger

¹ Dont le premier volet, *Le Monde des hommes*, a été récemment réédité chez Zulma.

Avril 2014

Audur Ava Olafsdóttir et l'hiver polaire en Islande

Chaque mois, *Lire* donne la parole à un écrivain pour qu'il nous ouvre les portes de sa réalité. Ce mois-ci : **Audur Ava Olafsdóttir**, auteure à succès de *Rosa Candida*, qui met en scène dans son nouveau roman *L'Exception* (Zulma) une femme quittée par son mari et abandonnée à la solitude de la nuit polaire.

« **L'**hiver polaire est un terme utilisé pour désigner une période de l'année dans les régions au-delà des cercles arctique et antarctique. L'Islande touche le cercle polaire mais nous ne connaissons pas le phénomène de nuit polaire, qui verrait l'obscurité plusieurs journées sans que le soleil ne se lève ! Lors du solstice d'été, nous avons bien le soleil de minuit, qui assure de la lumière sans discontinuer. A partir de là, les jours commencent à raccourcir petit à petit, jusqu'au solstice d'hiver, le 21 décembre. Pour nous aussi, c'est le jour le plus sombre de l'année, avec un soleil qui se lève vers 11 heures le matin et se couche vers 15 heures l'après-midi. Quelques jours plus tard, nous célébrons Noël, la fête la plus importante en Islande, car elle est avant tout une fête de la lumière – au sens propre comme au figuré. C'est le moment où le jour commence à se prolonger à nouveau et où la lumière revient petit à petit.

L'hiver polaire va de pair avec l'idée de grand froid. Le climat n'est pourtant ni arctique, ni rigoureux en Islande, mais plutôt modéré car l'île est réchauffée par le Gulf Stream. En réalité, la température descend rarement en dessous de zéro à Reykjavik et il peut même arriver

qu'il y fasse plus doux en janvier qu'à Rome ! Par conséquent, ce n'est donc ni le noir ni le froid qui rendent l'hiver dangereux en Islande, mais le changement imprévisible du temps d'une minute à l'autre – ce que je montre dans *L'Exception*. La météo s'y fait l'écho du chaos de nos vies, de l'instabilité qui nous gouverne. Une bourrasque de vent et tout à coup on peut perdre le sens de l'orientation, quelques heures, quelques jours. L'hiver en Islande n'est pas une carte postale avec de la neige et un ciel clair. C'est une loterie où tout est possible.

Depuis quelques années on organise une fête culturelle en février où l'on éteint les lumières à Reykjavik le soir, pendant quelques heures, pour pouvoir apercevoir des aurores boréales en plein centre-ville. Ça plaît aux Islandais, et aux touristes. Car aujourd'hui on entend parler le français dans les rues de Reykjavik en plein hiver – ce qui était encore impensable il y a quelques années ! Ça nous permet aussi d'oublier les ténèbres de novembre et de décembre, qui peuvent être difficiles pour certains. La seule chose sur laquelle on peut compter, c'est que les claires nuits d'été reviennent. Et avec elles le calme et le silence. Cela s'appelle l'éternité. On passe l'hiver l'attendre. »

Propos recueillis par Julien Bisson

Une aurore boréale à Bolungarvík, en Islande. En février, à Reykjavik, toutes les lumières sont éteintes pour profiter du phénomène.



L'Exception par **Audur Ava Olafsdóttir**, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, 352 p., Zulma, 20 €. En librairie le 3 avril.



E. CHRISTEN - HÉMIS FRIZULMA



Mensuel ☎ : 01 53 91 11 11
T.M. : 117 600 L.M. : 680 000

JUILLET - AOUT 2010



Le choix des libraires



Lune captive dans un œil mort par Pascal Garnier, 160 p., Zulma, 16,50 €

“ Martial et Odette se sont laissé convaincre par un agent immobilier : ils quittent leur grise banlieue pour un petit paradis dans le sud de la France. Pour Odette et Martial, une nouvelle vie commence. Mais assez vite, les défaillances s'ajoutent à l'ennui de l'isolement. A force d'être tenu à l'écart, le monde extérieur finit par terroriser nos résidents. Leurs premiers voisins aménagent enfin. Construit en crescendo, ce roman nous livre un huis clos explosif, où chacun perd peu à peu son sang-froid. »

Nadine Dumas, librairie L'esprit large, Guérande



LES NUITS DE LAITUE

par Vanessa Barbara,

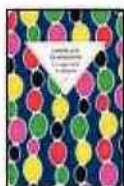
traduit du portugais (Brésil) par
Dominique Nédellec, 224 p., Zulma, 17,50 €

« Un roman très rafraîchissant qui nous présente une galerie de portraits tous plus saugrenus les uns que les autres. Une écriture tendre, des personnages très attachants. Alors n'hésitez plus, venez passer du temps avec ce pharmacien incollable sur les effets secondaires, cet ancien soldat japonais, cette jeune femme qui tape à la machine plus vite que son ombre ou encore Otto et Ada mordus de chou... A savourer ! »

AUORE
Librairie La Fabrique
BAR-LE-DUC (55)



MAGAZINE LE CHOIX DES LIBRAIRES



LE ROUGE VIF DE LA RHUBARBE

par Audur Ava Ólafsdóttir,

traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson,

160 p., Zulma, 17,50 €

Encore une jolie histoire de l'auteure islandaise, celle d'Agustina, adolescente vive, rêveuse et surdouée, pourvue d'une forte personnalité et de béquilles pour marcher. Des personnages touchants, beaucoup de fraîcheur et de spontanéité, avec, en toile de fond, une Islande magnifique, rude et sauvage. Un style impeccable, poétique et coloré qui sert un roman simple et beau, plein de petits détails charmants.

JEAN-CLAUDE
Librairie Le Forum Arts et Livres
MOUANS-SARTOUX (06)



ESSAIS

Les trésors de la Libye

Jean-Marie BLAS DE ROBLÈS**L'auteur invite à voyager et à découvrir la Libye antique en suivant les pas de l'explorateur Jean-Raimond Pacho.**

De Jean-Marie Blas de Roblès, on connaissait la verve de romancier, révélée par *Là où les tigres sont chez eux* (Zulma, prix Médicis 2008) et confirmée avec *L'Île du Point Némo* (2014). On le découvre aujourd'hui archéologue sous-marin, fin connaisseur de l'antiquité libyenne, dont il a fouillé les vestiges pendant quinze ans au cours de missions pour le Quai d'Orsay.



★★★
**En Libye :
Sur les traces de
Jean-Raimond
Pacho** par
**Jean-Marie Blas
de Roblès,**
256 p., Plon,
19,50 €

A la fois récit de voyage et essai historique, *En Libye : Sur les traces de Jean-Raimond Pacho* est l'un des deux premiers documents à paraître dans la nouvelle formule de la collection « Terre Humaine », dirigée

depuis peu par l'académicien Jean-Christophe Rufin. Livre à deux voix, *En Libye* nous permet d'entendre celle d'un explorateur oublié – le dénommé Pacho – que l'écrivain rêvait de réhabiliter. Humaniste audacieux, Pacho a parcouru les sables du désert de 1824 à 1825. Il a redécouvert des ruines grecques et sa *Relation d'un voyage* fait encore autorité auprès des archéologues.

En nous plongeant à l'époque de la civilisation carthaginoise, des implantations gréco-romaines et de l'expansion numide, Blas de Roblès dévoile brillamment le passé méconnu d'une terre dont nous ne connaissons qu'un seul monument : la statue de Mouammar Kadhafi. Il nous permet aussi, paradoxalement, de comprendre la complexité – mise en valeur par l'actualité – d'un pays peuplé de tribus.

Tristan Savin



L'homme sans fil

Andri Snær MAGNASON

Dans ce roman d'anticipation, l'auteur islandais dépeint un monde totalement bouleversé, où l'on peut prévoir l'avenir et trouver son double programmé. Un regard prospectif pour mieux interroger notre présent. Prémonitoire ?

Les adultes ont aussi leurs contes, leurs fables. Celle proposée par Andri Snær Magnason est pertinente et moderne. *LoveStar* a paru en Islande en 2002, avant l'utilisation massive de Facebook et de Tweeter. Ce fascinant objet littéraire débarque enfin sur notre sol grâce aux éditions Zulma et au traducteur Eric Boury, à qui l'on doit notamment les versions françaises des romans d'Arnaldur Indridason et de Jón Kalman Stefánsson.

Treize ans plus tard, *LoveStar* reste d'une incroyable actualité, d'une rare force prémonitoire. Et nous plonge dans un monde étrange et déroutant. Un monde totalement déréglé. Paris a été envahi par les sternes arctiques, « belliqueuses créatures » qui ne migrent plus d'un hémisphère à l'autre. Chicago a été colonisé par des mouches à miel piquantes et bourdonnantes. Partout, l'atmosphère est saturée de messages, d'émissions, de champs magnétiques.

Dans un hangar désaffecté de l'aéroport de Reykjavik, un groupe d'ornithologues, de spécialistes en aérodynamique et en chimie organique cherche à précipiter la faillite des réseaux satellite, et à favoriser l'avènement de « l'homme sans fil », adepte de la communication par les ondes. L'entreprise a été baptisée *LoveStar*. C'est aussi le nom de son directeur. Pas à pas, celui-ci a bâti un véritable empire aux multiples arcanes. Tout en cherchant à se tenir en retrait, à pratiquant « l'anti-promotion ».

LoveStar se veut humble. Il prétend que ce sont les idées qui s'emparent de lui,

qu'elles agissent telles des drogues. Des idées, notre homme n'en manque pas. Il a aussi lancé ReGret qui a la capacité de tout prévoir et permet d'apurer le passé, d'être en paix avec sa vie, le monde et son destin. Sans parler de *LoveMort*. Formidable concept censé rendre la mort « plus propre, plus belle, plus grandiose et surtout, plus simple ».



LoveStar parle d'aboyeurs publicitaires, d'hébergeurs clandestins. D'écologie, de liberté. Son talentueux auteur met aussi en scène Indridi Haraldsson. Un jeune homme moderne et sans fil, constamment connecté à un interlocuteur invisible. Précisons que ce gentil garçon appliqué est une réplique de sa propre personne. Qu'il a été rembobiné et a bénéficié d'une seconde naissance à l'âge de cinq ans après avoir été un incurable garnement... On ne peut résumer un volume plein comme un œuf que le lecteur dévore en se demandant où il va. Des surprises, il y en a pléthore. Jusqu'à une chute qui laissera tout le monde pantois.

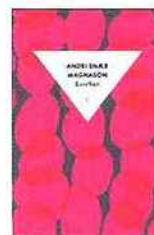
Résolument original, *LoveStar* offre une singulière réflexion sur notre époque et nos sociétés consuméristes. Maître de l'absurde et digne héritier de George Orwell et d'Aldous Huxley, Andri Snær Magnason oscille parfaitement entre la tragédie et la comédie, s'amusant à montrer le pire comme le meilleur. Né le 14 juillet 1973 dans un pays d'aluminium et de lave, Magnason était déjà apparu une première fois dans les librairies françaises en 2003, quand Gallimard Jeunesse sortit *Les Enfants de la planète bleue*. Un conte de fées bluffant illustré par Pef et traduit dans trente pays.

Quand on le rencontre à Reykjavik, un après-midi d'hiver et de tempête, Magnason explique qu'il a commencé par étudier la littérature et la médecine. Une discipline qu'à peu près tout le monde pratique dans sa famille d'une manière ou d'une autre, entre un père toubib, une mère et une épouse infirmières. En 1996, le gandin a déboulé sur la scène littéraire avec *Bonus Poetry*. Un recueil de poèmes qui arrivait à faire se croiser la *Divine comédie* de Dante et la plus grosse chaîne de supermarchés d'Islande !

Depuis, il n'a jamais chômé. Entre sa collaboration avec la formation électronique Mum, l'écriture de pièces de théâtre, d'un recueil de nouvelles. Et celle de *Dreamland* (2006), son livre le plus vendu sur sa terre natale. Un essai, sous-titré *Manuel de survie pour une nation terrifiée*, préfacé par Björk et traduit au Japon, en Espagne et aux Etats-Unis où il a été salué par le *New York Times*. L'écrivain y propose un autre regard sur son pays et son développement, brocardant la mentalité à court terme de certains de ses concitoyens encore ébranlés par la crise financière de 2008.

Andri Snær Magnason fourmille de projets, d'idées. On attend de pied ferme la version française de son dernier livre, *Timakistan* (2013). Un autre conte pour jeunes et moins jeunes lecteurs qui semble, lui encore, réserver bien des surprises. **A.F.**

★★★ *LoveStar* (*LoveStar*) par **Andri Snær Magnason**, traduit de l'islandais par Eric Boury, 430 p., **Zulma**, 21,50 €





La voix vous parle

**Abdourahman
A. WABERI**

**Une composition subtile
à la mémoire de Gil Scott-
Heron, héros de la contre-
culture américaine.**

Assis aux premiers rangs de la salle de concert, certains avaient parlé d'un dentier qui semblait prêt à se déchausser. C'est une des dernières images que son public eut de lui, au New Morning à Paris, en 2010. Gil Scott-Heron avait alors 61 ans, et quelques mois encore à vivre. Le narrateur de *La Divine Chanson* reprend cette anecdote du dentier, en l'enjolivant bien sûr. Un narrateur qui, signalant l'amour du chanteur pour la capitale française, se nomme Paris. C'est... un chat qui se présente ainsi dès les premières lignes : « Je ne suis pas juste un chat roux. Je suis le vieux chat du prodige Sammy Kamau-Williams, c'est son histoire que je vais vous conter si toutefois



★★★
**La Divine
Chanson** par
**Abdourahman
A. Waberi,**
240 p., Zulma
18,50 €

elle n'est pas encore parvenue à vos chastes oreilles. » C'est bel et bien une forme moderne du conte qu'a employé Abdourahman Waberi pour raconter quelques épisodes de la vie de Scott-Heron, réinventé sous le nom de Sammy Kamau-Williams, alias « Sammy l'enchanteur ». Grâce à ce chat, éternel on le verra, le lecteur sera aussi bien sur scène que *backstage*, il entendra quelques proches du musicien, il remontera le temps jusque dans l'arrière-pays de l'enfance, de Chicago à New York, en passant par Clarksdale, Mississippi, et Savannah, Tennessee. *La Divine Chanson* est un titre qui fait un clin d'œil au morceau le plus connu de l'artiste : *The Revolution Will Not Be Televised*, composée en 1970,

qui reste la chanson la plus connue du poète, chanteur, compositeur et écrivain afro-américain. Il était alors devenu ce qu'il restera à jamais, et que Waberi rend subtilement : un pluriel à lui tout seul. Un militant de la cause noire, porte-parole d'une révolution « free » qui s'opposa ouvertement aux présidents Nixon et Reagan. Et un artiste pratiquant le blues et le free jazz, le trait d'union soul entre Woody Guthrie et

Public Enemy – on se rappelle avoir lu ses Mémoires l'an passé en France (*La Dernière Fête*, L'Olivier).

Après une dizaine de romans et de recueils de nouvelles (on n'a pas oublié *Aux Etats-Unis d'Afrique*, JC Lattès, 2006) qui traitent de la mémoire, du panafricanisme et de son pays natal, le Franco-Djiboutien Waberi parvient à faire (re)découvrir le musicien tout autant que son époque. Loin de tout esprit groupie, pistant toujours une mémoire, un beat, un symbole, et grâce à des chapitres qui sont autant de focales sur une période de l'artiste, Waberi fait œuvre de littérature et de pédagogie. La classe.

Hubert Artus



Les 20 livres clés

Itinéraire d'un enfant perdu



MARCUS MALTE

Les rencontres inattendues d'un jeune homme qui, après la mort de sa mère, part découvrir le monde.

LN'EST D'ABORD QU'UNE SILHOUETTE, avançant courbée telle une tortue géante. Quand on le distingue mieux, on voit un jeune homme portant le corps de sa mère sur son dos. Elle va mourir sans lui léguer autre chose qu'un semblant d'amour. Son éducation est inexistante, sa solitude totale. Il ne parle pas et n'a pas de nom. Marcus Malte commence sa traversée du siècle en 1908 avec son héros silencieux. Elle s'achèvera trente ans plus tard, dans le même dénuement qu'aux premières pages de cette épopée vertigineuse. Entre-temps, *Le Garçon* aura croisé un ogre bienveillant, une musicienne attentive, l'amour, la guerre, le bain et ce qu'on appelle la civilisation. Le héros mutique reste un instinctif, ballotté par les rencontres et les événements, la petite et la grande histoire.

Délaissant le roman noir, de *Garden of Love* aux *Harmoniques*, Marcus Malte a du culot et une ambition bien placée. Son écriture ne cesse de changer selon les circonstances du roman, tantôt poétique et roulante, tantôt âpre et violente. L'auteur ouvre mille pistes et ne les referme jamais pour nous parler des chaos du monde et de son humanité effrayante. Il n'y a pas de message dans ce grand livre plein de sauvagerie et de tendresse, plutôt le regard d'un écrivain sur une société où les hommes seuls n'ont d'autre issue que de regarder le ciel en face et mourir sans avoir compris le sens de la vie.

Christine Ferniot



★★★
Le Garçon par
Marcus Malte,
544 p., Zulma,
23,50 €

LIRE:

novembre 2015

MAGAZINE
LE DÉBAT DE LIRE

Y a-t-il une littérature noire ?

Entretien avec

James McBride et Dany Laferrière

Afro-américains ou francophones, les auteurs noirs sont-ils cantonnés éditorialement à évoquer leur vie ou une page de l'histoire ? Comment casser certains clichés racistes ? Le romancier américain et l'académicien s'interrogent librement, et sans tabou.

BIOGRAPHIES

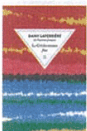


JAMES MCBRIDE

Ancien journaliste, il est connu outre-Atlantique en tant que compositeur et musicien.

Grand amoureux du jazz, il officie comme saxophoniste dans le groupe Rock Bottom Remainers. Par ailleurs scénariste, il est également l'auteur de *La Couleur d'une mère*, best-seller aux Etats-Unis, et de *L'Oiseau du Bon Dieu*, National Book Award en 2013.

L'Oiseau du Bon Dieu (Gallmeister)



DANY LAFERRIÈRE

Fils d'un ancien maire de Port-au-Prince, il a grandi à Haïti avant de rejoindre

Montréal en 1976. Révélé avec *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, il a travaillé à la radio et à la télévision tout en poursuivant son œuvre littéraire. Prix Médicis en 2009 pour *L'Enigme du retour*, il a été élu à l'Académie française en 2013.

Le Cri des oiseaux fous (Zulma)

Dans *L'Oiseau du Bon Dieu*, James McBride, vous retracez tout un pan de la guerre de Sécession en ne vous montrant pas forcément très politiquement correct : vous évoquez notamment le désir de certains Noirs de rester esclaves. Seriez-vous provocateur ?

James McBride : On me l'a souvent dit, mais je ne me vois pas du tout comme ça. Au fond, je ne fais que suivre la réalité de l'histoire, à travers une fiction. On a généralement l'image des esclaves nus, fouettés avec des chaînes. Mais il ne faudrait pas oublier ceux qui sont des esclaves dans leurs têtes. Pendant la période de l'esclavagisme, les Blancs et les Noirs constituaient parfois une véritable famille.

Dany Laferrière : Tout à fait. Les enfants des Noirs et des Blancs – des affranchis – possédaient à un moment le quart des terres et le tiers des esclaves. Des fils d'esclaves étaient eux-mêmes propriétaires d'esclaves. Il s'agissait d'une société complexe, qu'il ne faudrait certainement pas réduire à quelques clichés. Tout le monde n'a pas une âme de révolutionnaire ; chacun voit son confort, ses intérêts.

James, vous montrez aussi l'un des héros de l'abolition, John Brown, comme un étrange personnage à la lisière de la folie...

J.McB. : C'est plus compliqué. J'aimerais surtout qu'on retienne que John Brown fut celui pour qui l'égalité entre les Noirs et les Blancs était naturelle. Et il a appelé à l'insurrection pour celle-ci. Cette égalité peut paraître évidente, aujourd'hui, mais il s'agissait d'une réalité trop difficile à accepter pour les gens – Blancs comme Noirs – il y a deux siècles. Aussi, l'histoire a été longtemps écrite par les Blancs – même si les Black Panthers, par exemple, ont porté un autre regard sur Brown.

Par ailleurs, je note qu'en France, on parle de guerre de Sécession, alors qu'il s'agit en réalité d'une guerre contre l'esclavage...

D.L. : John Brown est très connu en Haïti. Il a d'ailleurs une avenue à son nom à Port-au-Prince. Vous savez, le premier groupe qui a voulu changer les choses, lors de la révolution haïtienne, ce furent les colons, qui souhaitaient pouvoir librement commercer. Les affranchis, eux, réclamaient le droit de vote et l'obtention des postes politiques. Seuls les esclaves souhaitaient tout changer. Il ne faut jamais oublier qu'il y a toujours des révolutions dans les révolutions, des sous-groupes aux désirs très variés... Ce qu'on connaît est aussi parfois moins effrayant que le changement : quand vous viviez à Haïti sous le régime de Duvalier, vous connaissiez tout le monde, vous saviez à qui parler. C'était un univers cohérent, et l'ailleurs pouvait vous terrifier. Je pose cette question, dans *Le Cri des oiseaux fous* : mieux vaut-il mourir d'une balle dans la nuque à Haïti ou d'un cancer de la prostate à Montréal ?

Dany Laferrière, vous pouvez difficilement dire que vous n'aimez pas la provocation. Sinon, pourquoi avoir intitulé l'un de vos plus célèbres ouvrages *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* ?

D.L. : La provocation n'est toutefois pas forcément là où on l'imagine. Elle n'était pas sexuelle ou raciale, mais bien plus large : c'était avant tout une affaire de déplacement de territoire. Je vivais à Montréal, et mon livre se passe là-bas. Cela prend une énergie folle, vous savez, que d'écrire sur le pays dans lequel on vient d'arriver. C'est tellement plus facile d'évoquer la région d'où l'on vient et la dictature. J'ai rompu avec cette tradition du roman nostalgique.



Au centre, l'acteur Chiwetel Ejiofor dans le rôle de Solomon Northup dans *Twelve Years a Slave* de Steve McQueen.

J.McB. : Le titre de votre livre m'amuse beaucoup. Car je suis vraiment fatigué, ces temps-ci...

D.L. : J'ai aussi écrit un roman intitulé *Je suis fatigué!*

L'an passé, la question de l'esclavage avait été abordée dans le film *Twelve Years a Slave* de Steve McQueen, salué par l'Oscar du meilleur film. L'avez-vous vu?

J.McB. : Non. Je n'avais pas envie. Qu'est-ce qu'on allait me montrer? Et m'apprendre? Que les gens étaient battus? Pas besoin de me rendre au cinéma pour le savoir. J'aimerais un discours plus complexe. Je note d'ailleurs que c'est un Anglais – et non un Américain – qui a signé ce film. Comme si ça faisait peur à Hollywood. Même si je ne suis pas toujours d'accord avec lui, mon ami Spike Lee² a connu bien des tracas à ce titre...

D.L. : C'est drôle, mais l'artiste qui ressemble le plus à Spike Lee, c'est Woody Allen : pendant des années, on n'a jamais vu un Noir chez lui – pas plus qu'on n'a vu de Blanc chez Lee, à part peut-être dans son premier film, *Nola Darling n'en fait qu'à sa tête*. Alors qu'on est à New York! Les grands créateurs ne sont pas toujours lucides : lorsqu'il a réalisé son biopic *Malcolm X* dans les années 1990, Spike Lee était convaincu que les jeunes Noirs iraient le voir et qu'on organiserait des sorties scolaires. Or, les gamins n'ont fait qu'acheter la casquette et il n'y a eu que les intellectuels pour se déplacer dans les salles...

Le rôle de l'écrivain n'est-il pas d'être le poil à gratter de l'histoire?

J.McB. : Je crois qu'il doit avant tout chercher et livrer sa propre vérité. Pro-

poser sa vision des choses, et toucher un public. Illuminer la vie – j'insiste sur ce mot. Je n'ai pas d'approche théorique sur ce sujet, je veux juste offrir quelque chose aux autres, quels qu'ils soient.

D.L. : Écrire prend du temps, vous savez, et il faut avoir envie de travailler pendant des mois sur un texte. L'essentiel, c'est la passion. L'intérêt historique n'est, au fond, pas primordial. J'ai toutefois l'impression que, souvent, on considère les écrivains noirs uniquement comme des conteurs, devant revenir sur l'histoire plus ou moins récente ou raconter exclusivement ce qui leur est arrivé. Dit-on de François Mauriac qu'il est un conteur lorsqu'il évoque la bourgeoisie bordelaise? Je ne crois pas... Sont pourtant en jeu les mêmes questions de rythme et d'émotions. Nous avons les mêmes problèmes que les autres avec le verbe et l'adjectif, et notre ennemie commune se nomme « page blanche ».

Les éditeurs ne cantonneraient-ils pas, aussi bien en France qu'aux États-Unis, les auteurs noirs à certains sujets?

J.McB. : Je crois surtout qu'il est plus facile pour les médias de mettre en avant aux USA des auteurs d'essais ou de documents évoquant des séjours en prison, des trafics de drogue, etc. Si on écrit un roman à la Faulkner ou à la Hugo, le livre peine à trouver de la visibilité. Comme si les Noirs étaient seulement capables d'évoquer des questions sociales, et dans le cadre de la non-fiction. Même si, évidemment et heureusement, il y a beaucoup de contre-exemples – prenez Toni Morrison...

D.L. : Le premier cliché, c'est d'ailleurs de mettre face à face deux écrivains noirs

pour en parler, non? C'est ce que j'appellerais un entretien « Malevitch » : carré noir sur fond noir!

Cela vous gêne-t-il de voir vos ouvrages classés dans certaines librairies à la fois en littérature générale et dans des rayons spécialisés « domaine afro-américain » ou « francophonie »?

J.McB. : Oh ça, c'est un vieux débat... Si mon livre n'est pas rangé dans de tels rayons, certains lecteurs ne le remarqueront jamais. C'est donc une chance, car cela lui offre la possibilité d'être lu. Je suis très fier, de toute manière, de voir mon nom parmi tous les autres auteurs. Ce qui compte, c'est avant tout l'identité du lecteur.

D.L. : Je suis tout à fait d'accord. Quand un Japonais me lit, je suis un écrivain japonais – ce constat m'a inspiré le titre d'un livre. L'identité d'un écrivain, en fin de compte, c'est le bassin de population dans lequel se trouve la majorité de ses lecteurs. Je ne suis pas encore un écrivain japonais, mais j'y travaille : à cause de l'intitulé de cet ouvrage, sur les moteurs de recherche français ou japonais, quand vous tapez « écrivain japonais », vous me trouvez avant Kawabata et Mishima. Les Nippons sont furieux!

James, vous êtes jazzman et Dany, vous appréciez particulièrement la musique. Au fond, le pouvoir de cette dernière ne serait-il pas supérieur à celui de la littérature?

J.McB. : Oui, bien sûr. Elle est plus facile d'accès, plus immédiate. Il y a des membres du Ku Klux Klan qui adorent James Brown! Elle peut exprimer tant de choses, pas nécessairement avec les mots – je ne fais pas forcément référence aux paroles de rap qui font « bitch mother fucker »...

D.L. : La musique n'est pas si universelle. D'ailleurs, on ne sera jamais dominés par le Japon à cause de sa musique – qui pourrait écouter en permanence ces « doom! doom! »? Pour citer Miles Davis, je dirais que la musique est mondiale dans son mouvement et la littérature, cosmopolite. Quand Michael Jackson sortait un disque, il touchait la planète. Moi, je dois séduire pays par pays, individu par individu. Homère a su conquérir le monde en marchant, la musique, elle, a voyagé en avion!

Propos recueillis par Baptiste Liger

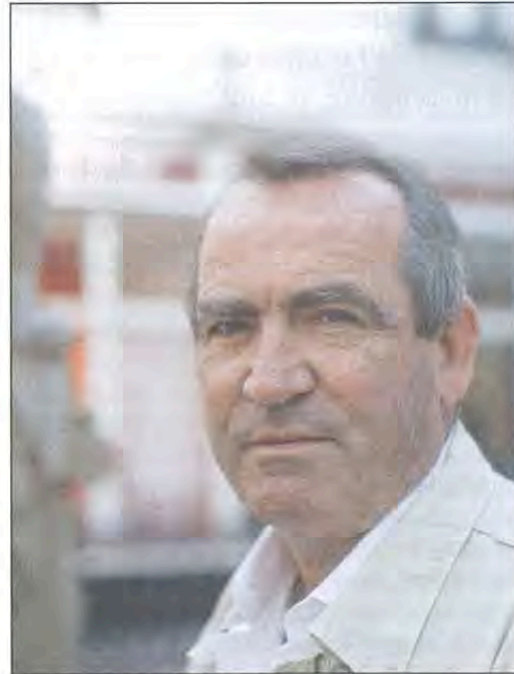
1. Réédité chez Grasset en janvier 2016.
2. Qui porta à l'écran le roman de James McBride *Miracle à Santa-Anna* (réédité chez Gallmeister).

Tombé du ciel

Daniel MORVAN

Lors d'un spectacle, une funambule chute et se tue. Sa partenaire quitte la troupe et doit apprendre à vivre avec ce souvenir.

C'est un livre court, le récit de deuil, et il vous envoie dans les étoiles. Celles que voient les funambules, ces artistes de la chorégraphie et de la suspension. Celles où demeurera toujours la lueur des personnes qui vous ont été chères. Arthénice était le « double lumineux » de Lucia Antonia. Leur « numéro de jumelles » était le clou du spectacle de la troupe, fondée il y a longtemps par le grand-père de Lucia. Mais un jour, lors d'une tournée en Italie, Arthénice tomba, et se tua. Depuis, la survivante est une « saltimbanque sans cirque, invisible parmi le peuple des oiseaux ». Elle a quitté la troupe et est restée en Italie, d'où elle écrit les « carnets » qui composent ce livre : « Les pensées que j'ai d'Arthénice me sont dictées par elle depuis son séjour dans les limbes des équilibristes. Je les laisse donc venir sans honte et les consigne ici malgré la promesse faite à mon père de ne rien écrire. [...] J'écris pour me taire et ne penser à rien. » Notre équilibriste n'a plus de fil, et évoquera dans un ordre aléatoire son pacte avec la défunte, l'histoire de la troupe, les personnes rencontrées durant l'écriture des carnets, ou encore l'art qu'elle pratique : « Le funambulisme m'a appris à observer du point de vue le plus élevé, celui de l'effraie sur sa proie nocturne, de l'orage sur l'étang. » Et, bien sûr, l'accident. Cette façon de jongler avec les thèmes, de les prendre, les lâcher, les retrouver ensuite, permet à Morvan de parvenir jusqu'à l'âme même de son sujet : comment marche la mémoire de quelqu'un qui passe sa vie en l'air, en équilibre, avec mission de ne pas chuter à terre ?



Sur la piste aux étoiles de Daniel Morvan, la vie tournoie.



Comment fonctionne la psyché d'une femme qui vit dans un monde parallèle et féérique, au milieu de déguisements, de clowns, de jongleurs, de saltimbanques ? Daniel Morvan a lui-même perdu un enfant, et on saluera la pudeur d'une fiction tournée vers le dehors de soi. Porté par une écriture minimaliste et visuelle, *Lucia Antonia, funambule* prend de l'envergure au fil de la lecture, et devient une réflexion tournoyante et poétique. Après quatre romans publiés dans des éditions régionales (Ouest-France, Coop Breizh), voici celui qui devrait apporter à Morvan une autre place, entre les lettres et les étoiles.

Hubert Artus

★★★ *Lucia Antonia, funambule* par Daniel Morvan, 142 p., Zulma, 16,50 €

ROMANS FRANÇAIS

La réalité libérée

Georges-Olivier CHATEAUREYNAUD

Depuis quarante ans, Georges-Olivier Châteaureynaud écrit des romans et des nouvelles où le réalisme fait des pas de côté. Un subtil décalage auquel l'écrivain reste fidèle et qui sied à son talent de conteur. Rencontre.

Au cœur de la réalité contraignante et d'une enfance solitaire, « la lecture fut comme un mur qui s'écroule », explique l'écrivain Georges-Olivier Châteaureynaud, caché derrière sa moustache. Alors, très vite, sans doute pour prolonger le charme, il se mit à écrire. On l'imagine parfaitement à l'adolescence, fils unique élevé par sa mère, vivant modestement dans une chambre de bonne, mais entouré de copains de lycée. Toute cette jeunesse se retrouve au bistrot pour construire le monde, griffonner de la poésie la tête dans les mains, imaginer des revues qui ne survivent qu'un ou deux numéros. Il racontera cela sur le tard dans un récit magnifique et pudique, *La vie nous regarde passer*. Mais, à quinze ans, en 1962, GOC, comme on le surnomme, est d'abord un lecteur sans retenue. Il fait son éducation avec tout ce qui lui tombe sous la main, puis organise un tri sélectif pour se rapprocher de Stevenson et d'Edgar Poe.

Très naturellement, dans les années 1970, il comprend que le format court lui sied, qu'il vient de trouver sa famille littéraire et la bonne distance. Quarante ans et quelque cent histoires plus tard, il se tient toujours à ces principes, avec sa bande : les Annie Saumont, Claude Pujade-Renaud, Christiane Baroche, Paul Fournel, Jean-Noël Blanc, Pierre Autin-Grenier, Jacques Jouet et consorts, qui firent les belles années du Festival de la nouvelle de Saint-Quentin.

Son premier recueil, de 1973, a pour titre *Le Fou dans la chaloupe*, publié chez Grasset. En 2013, chez Grasset encore, vient de paraître *Jeune Vieillard assis sur une pierre*

en bois, où figurent huit textes, proposés dans un ordre chronologique d'écriture, comme toujours. Le bonhomme est un fidèle ! Pourtant, il aime faire des pas de côté en littérature. Jamais de grandes embardees, mais de petits mouvements qui décalent la réalité et lui permettent de se glisser à la lisière des genres.

Ses textes ne sont pas réellement fantastiques, plutôt légèrement oniriques. Prenez la première fiction de son nouveau recueil - intitulée *Les Amants sous verre*. Une his-

toire de collectionneur, de brocanteur modeste et passionné par l'imagerie populaire, capable de distinguer « les fixés mortuaires, les verres et les miroirs églomisés ». Peu à peu, cette aventure en salle des ventes poussièreuse prend le chemin d'un amour impossible, et Châteaureynaud d'affirmer : « Quand on écrit des choses à la marge, il faut donner des gages de réalisme. C'est un réflexe : plus c'est fantastique et plus ça doit être concret. » Effectivement, l'auteur n'hésite pas à citer les termes justes, les expressions de spécialistes et d'initiés pour entraîner un lecteur qui ne se méfia pas, avancera les yeux fermés... jusqu'à la chute.

Mais alors, quel est le point de départ, l'inspiration première de ces aventures entre deux rives ? Pour cette même nouvelle,

Châteaureynaud se souvient parfaitement de sa démarche et retourne aux origines. Il s'agit d'une résidence d'écrivains en Alsace, comme il en accepte souvent. Au cours de ses promenades dans le pays, le voilà qui tombe sur de curieuses peintures sous verre et se documente. Ensuite, tout va s'inscrire dans le grand registre en toile noire où il note les éléments déclencheurs tel un notaire de province bien ordonné. Ne venez pas lui dérober ce livre d'or, il deviendrait orphelin, démuné. Il possède ces cahiers

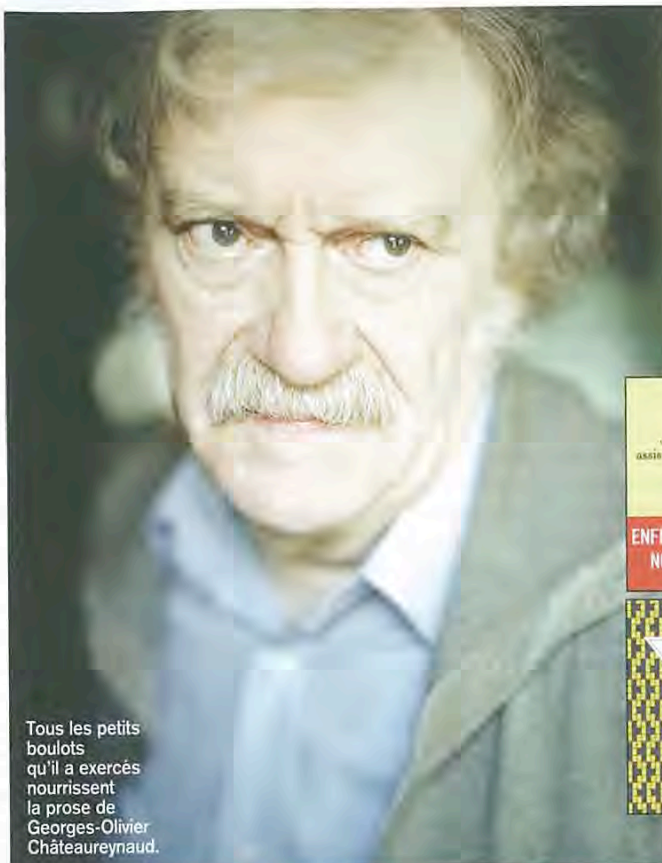
Il ouvre la porte de drôles de mondes, ni tout à fait étranges, ni vraiment familiers

depuis quarante ans et coche régulièrement les idées utilisées et celles qui peuvent encore servir ou être recyclées. Il a des habitudes de marcheur, trouve ses intrigues en tournant en rond dans son bureau puis dans la rue, puis autour du lac, près de chez lui, du côté de Palaiseau. La nouvelle mûrit au rythme de ses pas. Reste à l'écrire.

S'il vit de sa plume depuis de nombreuses années, Châteaureynaud a commencé par faire le tour des petits boulots les plus improbables, caissier ou monteur de roues de camion. De tous ces milieux professionnels, il a conservé le vocabulaire. C'est une bourse du Centre national du livre puis quelques prix, comme le Renaudot en 1982, qui lui permettent de quitter ces métiers d'ouvrier spécialisé pour écrire à plein temps. En dépit

de son esprit frondeur et d'un humour aiguisé, il entre dans le monde officiel de la Société des gens de lettres, tour à tour secrétaire général et même président. On le voit passer par la Maison des écrivains, se glisser dans quelques comités et jurys littéraires. A présent, il a un minuscule bureau aux éditions Grasset pour lire les manuscrits de la maison et en défendre certains au comité de lecture. « Je rencontre dans tous ces lieux les mêmes obsédés de littérature que moi. Ce sont des gens de bonne compagnie et je m'y trouve bien », affirme-t-il.

Pourtant, Châteaureynaud, secrétaire général du prix Renaudot, est tout sauf un cacique, un officiel, un pédant de salon, un ragoteur de cocktails en costume bleu marine lustré. Il semble toujours ailleurs, amusé par le monde qu'il regarde de l'autre côté du miroir. Ainsi balaye-t-il rapidement ses récompenses au détour d'une phrase : « Ce qui est bien quand on a un prix, c'est qu'après, on n'y pense plus. On est libéré... » Il a gardé le velours côtelé de sa jeunesse, le sac sur l'épaule, le chapeau bosselé de travers et vit toujours dans le même pavillon de banlieue parisienne entre son épouse et ses chiens. C'est là qu'il imagine sa « comédie humaine à la petite semaine », moins concertée que celles de Balzac et de Zola mais fidèle à deux lieux, Eparvay et Ecorcheville. Ne cherchez pas, vous ne parviendrez pas à les pointer sur une carte de France ou un atlas détaillé. « J'ai le sentiment de donner naissance à une nappe de fiction », dit-il joliment. « Toujours dans la vraisemblance pour que le lecteur y trouve un sens alors que l'histoire échappe à la réalité. » Il donne, précise-t-il, de la « concrétude » à une fiction qui n'a rien de concret. Romans et nouvelles alternent dans sa production régulière. Neuf romans à ce jour dont l'extraordinaire *Autre Rive*, plus de six cents pages pleines de malice et de noirceur, se déroulant à Ecorcheville, cette cité imaginaire régie par un « principe d'incertitude » et peuplée de merveilleux excentriques. L'auteur est derrière chaque description et anecdote, entre le rire et la



Tous les petits boulois qu'il a exercés nourrissent la prose de Georges-Olivier Châteaureynaud.



métaphysique, loin de l'autofiction mais tout près du Styx et de ses défunts enjôleurs.

Georges-Olivier Châteaureynaud ouvre la porte de drôles de mondes, ni tout à fait étranges, ni vraiment familiers, car sa pudeur lui interdit d'en révéler plus. La réédition en poche de son recueil *Singe savant tabassé par deux clowns* apporte de l'eau à cet étrange moulin. Prix Goncourt 2005, les onze récits qui le composent ont tous quelque chose de déroutant : une vallée sacrée, un château, une villa. Un peu d'enfer, de paradis, de séismes et de perturbations diverses. C'est l'écriture qui surprend et séduit : une langue

à la fois précise et poétique. « En fait, j'essaye d'écrire avec tout mon vocabulaire », dit-il en bon élève. Et le garçon en a : rond et généreux, parfois chantourné, poétique ou brusquement technique. Il suffit de considérer les titres de ses livres pour comprendre que le *singe savant* de l'un répondra au *jeune vieillard* de l'autre. Consulter la table des matières de ces ouvrages est déjà un voyage : *Tigres adultes et petits chiens*, *La Foire à tout de la rue du Merlan* ou *La Rue douce* sont autant de propositions malhonnêtes à se faufiler dans son antre.

Au fil des ans, Georges-Olivier Châteaureynaud a pris un physique de père Noël au regard plissé. Surtout, ne vous y fiez pas, c'est un auteur ténébreux, amateur de rues sombres et d'expressions irrésistiblement décadentes comme « godelureau », « verroterie » ou « kirsch fantaisie ». Mais le mot dont il use le plus souvent, à son insu, est « flamboyant ». Il n'y a pas de hasard.

Christine Ferniot

EXTRAIT

Il n'avait rien de particulier à faire du côté de la rue du Merlan. Il s'y rendit pourtant, à pied, sans hâte, tôt ce matin-là. Certes pas pour un pèlerinage attendri. Il n'avait pas été heureux longtemps, rue du Merlan. Au début, si. Lucrèce n'avait pas que des défauts, même s'ils se bouscuaient dans l'esprit de Gerö. Pour s'en tenir à l'essentiel, elle était égocentrique, infatuée, manipulatrice, tantôt geignarde et tantôt agressive, infidèle. Malgré tout ça ou avant d'en avoir pris conscience, avant d'avoir été contraint de regarder la vérité en face, Gerö l'avait aimée. Il avait bu son souffle sur ses lèvres, inspiré avec délices l'air qui sortait de ses poumons, telle une fumée de haschisch ou d'opium.

Nouvelle : *La Foire à tout de la rue du Merlan* issue du recueil *Jeune Vieillard assis sur une pierre en bois* (p. 89)

★★★ *Jeune Vieillard assis sur une pierre en bois* par Georges-Olivier Châteaureynaud, 240 p., Grasset, 17 €

★★★ *Singe savant tabassé par deux clowns*, 270 p., Zulma Poche, 9,95 €

ROMANS ÉTRANGERS > NOS CHOIX

Terre de feu

Bergsveinn BIRGISSON

Au soir d'une vie passée à élever des moutons dans un fjord glacial, un vieillard se souvient de son amour de jeunesse. Lyrique et douloureux.

Si l'Islande a été contrainte de déclarer sa propre faillite pendant la crise bancaire de 2008, elle ne connaît pas de banqueroute en matière de littérature. Laquelle est, au contraire, en pleine renaissance dans la patrie d'Halldór Laxness (Nobel 1955), grâce à des auteurs qui, avec la même ardeur que leurs ancêtres vikings, savent naviguer en eaux profondes – celles des âmes. Après nous avoir fait découvrir le merveilleux *Rosa candida* d'Audur Ava Olafsdóttir, les éditions Zulma ont déniché un autre Islandais particulièrement prometteur, Bergsveinn Birgisson, 42 ans, un spécialiste de littérature médiévale scandinave qui a beaucoup appris en écoutant les récits de son grand-père, éleveur de bétail et pêcheur dans le nord-ouest de l'île – des terres perdues au bout du monde, que Birgisson fait magnifiquement revivre dans *La Lettre à Helga*.

Cette lettre, c'est celle qu'adresse à la femme de sa vie – Helga, son grand amour disparu mais jamais oublié – un vieillard de 90 ans, Bjarni, dont le cœur est aussi tendre que les laves islandaises. Serviable, opiniâtre, amateur de psaumes bibliques, il a passé toute son existence à élever des moutons au coin d'un fjord glacial, dans une ferme isolée que son épouse Unnur avait baptisée « l'autre côté ». Après cinq années d'une longue agonie, elle vient de mourir et Bjarni se retrouve seul. Pour unique compagnie, il lui reste la musique du vent et le fantôme de sa chère Helga, éleveuse de moutons elle aussi, avec laquelle il a partagé une passion foudroyante sur la paille des étables, à la fin des années 1930, avant qu'elle ne tombe enceinte et ne disparaisse du côté de Reykjavík...

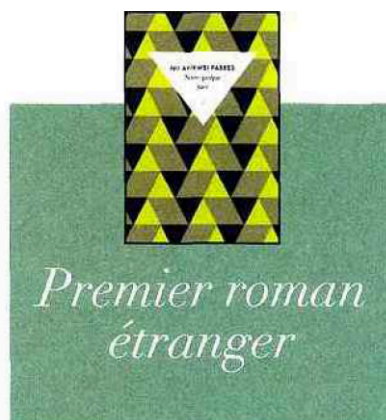


Bergsveinn Birgisson

Au fil de sa missive, il se remémore les moments de bonheur absolu que lui a offerts Helga mais ce sont aussi des plaies anciennes qui se ravivent sous sa plume, à cause des ragots perfides qu'il avait fallu affronter. Et ce douloureux monologue de Bjarni – où il finira par avouer combien il a été malheureux de ne plus revoir Helga – est aussi un hymne flamboyant à l'Islande rurale de leur jeunesse. C'est dire la magie de ces confessions débordantes de lyrisme et de poésie, où un vieillard souffle sur les braises d'un amour perdu, pour le réinventer.

André Clavel

★★★ *La Lettre à Helga (Svar vid bréfi Helgu)* par Bergsveinn Birgisson, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, 144 p., Zulma, 16,50 €



Nii Ayikwei PARKES

Notre quelque part

traduit de l'anglais (Ghana)

par Sika Fakambi **Zulma**

Même si l'inspecteur de *Notre quelque part* aimerait bien que l'enquête se déroule comme dans la série *Les Experts*, les histoires de médecin légiste ne se passent pas toutes ainsi. Mais quelle idée la maîtresse d'un ministre a-t-elle eue de suivre un étrange oiseau bleu alors qu'elle visitait un petit village ghanéen ! Soudain alertée par une odeur nauséabonde provenant d'une case, elle sera surprise d'y découvrir un étrange amas de chair. De quoi s'agit-il ? C'est à cette question que devra répondre Kayo, jeune médecin légiste tout juste revenu d'Angleterre et embauché par Donkor, un policier cynique rêvant de faire décoller sa carrière. Ce sera aussi l'occasion pour le scientifique, peinant à travailler à Accra, de retrouver ses sources. Nul doute que le grand chasseur – et narrateur – Yao Poku en sait plus qu'il ne veut bien dire sur l'obscur tas de viande à identifier, à moins que sa consommation de vin de palme ne lui fasse perdre le bon sens et la raison... Pour son premier roman, l'Anglais d'origine ghanéenne Nii Ayikwei Parkes impose déjà une langue foutrement originale, mixant admirablement les cultures – et impeccablement restituée par la traductrice Sika Fakambi. L'emballant métissage de *Notre quelque part* repose aussi sur un mélange, ô combien réussi, des codes du roman de genre mondialisé avec ceux du conte oral africain. Tiens, et si on avait trouvé l'équivalent anglo-saxon du *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou ?

FINALISTES

● *Le Ravissement des innocents*

par Taiye Selasi (Gallimard)

● *Le Complexe d'Eden Bellwether*

par Benjamin Wood (Zulma)

ROMANS ÉTRANGERS

7 AUTEURS À DÉCOUVRIR

Parmi les nouveaux talents de la rentrée étrangère, plusieurs jeunes romanciers émergent. Des guerres contemporaines comme en Tchétchénie ou au Pakistan aux aventures tragi-comiques qui se dévorent comme des thrillers, la relève est assurée.



Benjamin WOOD - Côté ange, côté démon

Premier roman impressionnant, prix du roman Fnac 2014, *Le Complexe d'Eden Bellwether* de Benjamin Wood jongle avec les meilleures références. Sa mar-

rairie pourrait s'appeler Donna Tartt et son parrain Richard Powers, si on ne craignait de donner le tournis et la grosse tête à cet auteur de 33 ans qui a le succès – encore – modeste. Située sur le campus de Cambridge, de nos jours, cette histoire d'attraction/répulsion a quelque chose d'intemporel qui séduit dès l'abord. Est-ce l'écriture classique et élégante, les décors imposants de King's College ou les parterres fleuris de l'université anglaise qui donnent le sentiment que rien ne peut changer dans ces lieux chargés d'Histoire et de secrets ? On a l'impression que personne ne bouge un petit doigt de travers

dans cet univers sans rides : traditions respectées à la lettre, snobisme de classe et jeux de pouvoir.

Mais voici Oscar, aide-soignant dans une maison de retraite, qui entre en scène. Il n'est pas étudiant mais « membre à part entière de la société » comme on le lui fera bien vite remarquer. Tandis qu'il traverse le parc, Oscar est attiré par le vrombissement des orgues derrière les murs de la chapelle. En entrant dans ces lieux, en se laissant séduire par la musique autant que par le visage d'une jeune fille au regard exalté, le jeune homme met le pied dans un engrenage terrible. Car la beauté prénommée Iris est une fille séduisante et bizarre, comme Oscar n'en fréquente pas dans son monde prolétaire. Et Iris a un frère, Eden, garçon flamboyant et charismatique. Eden se prend pour un dieu, persuadé que l'émotion dégagée par l'écoute de la musique peut hypnotiser puis guérir les âmes et surtout les corps. L'essentiel des cartes est

donc placé sur la table et Benjamin Wood n'a pas fini de les battre pour notre plaisir de lecteur. Ce jeune homme doué ne se refuse rien. Il invente des articles scientifiques plus vrais que vrais sur l'hypnose et mélange allègrement les genres littéraires. Un peu de thriller pour bien tourner les pages de ce gros volume. Un brin de fantastique pour nous plonger dans la magie et des mystères que Harry Houdini et David Copperfield ne nieraient pas. On se croit parfois dans un drame gothique, un roman de Forster, juste avant de filer du côté des *Quatre Fantastiques*. L'auteur avoue même une passion pour la Nouvelle Vague et son goût pour un montage serré très godardien. Ce tricotage d'intellectualisme appuyé et de mauvais genre permet de ne jamais s'endormir et d'attendre la suite des aventures d'Oscar et d'Eden, pile ou face, ange ou démon, grand sage ou génie de la lampe.

Benjamin Wood a mis trois ans à écrire ce premier « vrai » livre, juste après quelques nouvelles jamais publiées. C'est lorsqu'il a vécu à Cambridge tout en travaillant à Londres comme professeur de *creative writing* qu'il a vraiment construit ses personnages. Comme Oscar, Benjamin Wood se sentait un étranger, un salarié venu d'ailleurs dans un monde universitaire qu'il fréquentait avec intérêt. Venu du nord de l'Angleterre, près de Liverpool, il a bien observé ses personnages avant de les mettre en scène. A 17 ans, il pensait devenir le nouveau Jeff Buckley. Les chansons qu'il composait sont devenues des romans. Son second livre paraîtra en mars prochain en Grande-Bretagne. Une histoire de femme peintre dans les années 1950 du côté d'Istanbul. Rien à voir, dit-il, et pourtant beaucoup de points communs avec le premier ouvrage, puisqu'il s'agit encore des relations de l'art avec la vie. Quant au *Complexe d'Eden Bellwether*, plusieurs options d'adaptation au cinéma ont été signées au Royaume-Uni. On a donc toutes les chances d'entendre parler de ce nouvel auteur dans les prochains mois... et qui s'en plaindrait ? **Christine Ferniot**



★★ *Le Complexe d'Eden Bellwether (The Bellwether Revivals)* par Benjamin Wood, traduit de l'anglais par Renaud Morin, 520 p., Zulma, 23,50 €

Tourbillon littéraire

Jean-Marie BLAS DE ROBLÈS

Six ans après *Là où les tigres sont chez eux*, le nouveau « roman total » de Roblès, placé sous le signe de l'aventure.

La littérature est cet autre nom de la liberté. On le ressent lorsqu'on lit des romans aussi bien troussés que *L'Île du Point Nêmo*. A ceux pour qui la fiction doit être guidée par des personnages forts, à ceux qui aiment ce que les Sud-Américains nomment « la novela total », à ceux qui aiment le rire subtil : plongez dans ce livre. Il est un moment où vous tomberez sur une carte, comme dans nos vieux récits d'aventures, et vous verrez cette île en forme de spirale, qui pour de nombreux personnages croisés est un graal.

Cet ouvrage de Roblès tourne dans une architecture venue du roman-feuilleton : des dizaines de chapitres, permettant de suivre en alternance tous les personnages de ce joyeux tourbillon. Parmi lesquels : le riche Martial Canterel, son intendante Miss Sharrington, l'employé de Christie's, John Shylock Holmes (« Bien qu'il portât le nom de l'illustre détective, John Shylock Holmes n'avait hérité de cette lignée qu'un humour douteux et un sens aigu de l'expertise »), Wang-li Wong, directeur chinois (et priapique) de B@bil Books, une usine de liseuses numériques située dans le Périgord, auparavant fabrique de cigares détenue par Arnaud Ménestre, ou encore l'inénarrable couple Carmen et Dieumerchie Bonacieux.

On est emporté par le plaisir d'écrire que Roblès manifeste à chaque présentation, chaque réplique, ou encore par des prises à partie récurrentes adressées au lecteur. Dans ce geyser d'intrigues emmêlées, certains personnages courent après un diamant volé à une riche héritière, et après un vrai unijambiste faussement chinois, mais réellement magicien. Bientôt, les mises en abyme se révéleront, mettant



★★★★ *L'Île du Point Nêmo* par Jean-Marie Blas de Roblès, 464 p., [Zulma](#) 22,50 €

en évidence une maestra de haute volée, et rendant très actuel un récit qui emprunte pourtant à des époques et à des formes littéraires classiques : roman picaresque, roman d'énigme, pastiche littéraire, roman d'amour. Près de cinq cents pages durant, Roblès ne patine qu'à quelques rares occasions, et parvient toujours à créer une surprise. On ne peut être qu'ému en découvrant pourquoi Ménestre a favorisé dans son usine la coutume des lecteurs professionnels dans les fabriques de cigares à Cuba. Erudit et conteur, libre et savamment drôle, Roblès donne toujours du sens à ses mises en parallèle : lecteurs en usine/fabriques de liseuses, course au rendement économique/course contre la montre. Un tour de force qui donne une impression propre aux chefs-d'œuvre : celle d'avoir lu plusieurs mondes en un seul livre.

Hubert Artus

LiRE: Avril 2016



L'OMBRE ANIMALE

par **Makenzy Orcel**,

352 p., Zulma, 20 €

Jeune auteur haïtien, Makenzy Orcel bouscule la littérature en livrant une œuvre ardente et tempétueuse, une épopée familiale au long souffle romanesque portée par une puissance stylistique hors-norme. D'outre-tombe, comme du fond du ventre, surgit la voix d'une femme au verbe acéré et à la phrase tranchante, ses mots comme une ultime lame pour fendre le destin tragique qui fut le sien. Magnifique !

MANUEL
Librairie La Buissonnière
YVETOT (76)



L'INCONNU CÉLÈBRE

Antonythasan Jesuthasan, *loin des Tigres*

Réfugié en France pour fuir les guerres civiles de son pays, l'acteur tamoul couche sur le papier ses souvenirs et détaille la nouvelle vie qui s'est alors offerte à lui, à Paris.

Son nom ne vous dit peut-être rien mais son visage, vous l'avez certainement vu dans le magnifique *Dheepan* de Jacques Audiard. Dans ce film, Palme d'or à Cannes en 2015, Antonythasan Jesuthasan joue un ancien soldat des Tigres tamouls, exilé en France. Un rôle semi-autobiographique pour l'acteur, né au Sri Lanka, en 1967. Très jeune, il a rejoint les rangs du mouvement indépendantiste réclamant un État tamoul, dans le nord-est de l'île. Quand il décide de fuir l'organisation, désillusionné, il se réfugie en Asie du Sud-Est puis arrive en France en 1993 où il obtient l'asile politique. À Sevrans, il fait des petits boulots, puis commence à écrire sous le nom de Shobasakthi. Son œuvre – des nouvelles, des romans, des essais, des pièces de théâtre et des scénarios – est en partie traduite en anglais. Parallèlement, il fait ses premiers pas d'acteur en 2011 dans le film tamoul, *Sengadal*.

Friday et Friday est son premier livre traduit en français. Ce recueil de nouvelles nous emmène du Sri Lanka de sa jeunesse, marqué par la guerre civile, à son quotidien dans la banlieue parisienne, en passant par les quartiers chauds de Colombo, Bangkok et Amsterdam. Jesuthasan y raconte le retour au pays pour enterrer

son père, la peur permanente d'être retrouvé par les Tigres, ses relations avec les prostituées, les déboires des militants et les astuces pour gagner un visa pour l'Europe. Dans chaque histoire, on sent le goût de l'écrivain pour l'ironie de la vie et un talent – une douceur même – pour dépeindre les vies méconnues des exilés tamouls. Ainsi, Layla nous entraîne en Seine-Saint-Denis auprès d'une ancienne militante indépendantiste et Friday, dans le quartier tamoul de la Chapelle, dans le nord de Paris. Ravis, on pénètre au cœur de cette communauté. Et quand l'histoire, en cours d'adaptation cinématographique, prend le tour d'une sublime réflexion sur le pouvoir de la littérature, on ressent la joie immense d'avoir découvert une voix rare et précieuse.



Gladys Marivat

Friday et Friday par Antonythasan Jesuthasan, traduit du tamoul (Sri Lanka) par Faustine Imbert-Vier, Mohamed Farhan Abdelwahab et Elisabeth Sethupathy, 160 p., Zulma, 16,50€ En librairie le 5 avril.

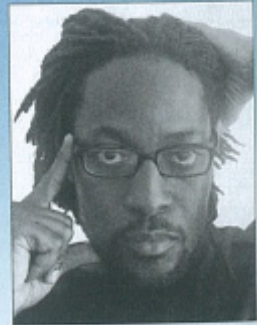
LiRE:

Avril 2016

AFRIQUE DE L'OUEST

SOCIAL, CRIMINEL ET... RITUEL

Une zone ultradynamique qui, en vingt ans, a repositionné le polar au cœur de l'Afrique. Né en 1946, le Sénégalais **Abasse Ndione** avait publié son premier roman dans les années 1980 : *La Vie en spirale* (paru en 1998 chez Gallimard, coll. « Série Noire ») fut à la fois un succès et un scandale, abordant le sujet alors tabou de la consommation de cannabis dans toutes les couches de la société. Le Malien **Moussa Konaté** (1951-2013), édité en « Série Noire », puis chez Fayard et Métailié, était un proche des équipes du festival Etonnants Voyageurs. Il est considéré comme le père de l'ethnopolar africain, lui dont les romans traitent aussi bien de la corruption politique que des traditions et croyances chez les Dogons et les Bozos de l'Ouest. Révélé en 2001 avec *Place des Fêtes* (Gallimard, coll. « Continents noirs »), le Togolais **Sami Tchak** fait valser les tabous sexuels autant que ceux de la bonne conscience de ses concitoyens ; il a, depuis, persévéré avec *Le Paradis des chiots* ou encore *Al Capone le Malien* (les deux au Mercure de France). La dernière révélation de l'Ouest vient du Ghana : **Nii Ayikwei Parkes** et son premier roman, *Notre quelque part* (Zulma, 2014), qui, grâce à une plume très hardie, jongle entre meurtres énigmatiques, rites fétichistes, investigations scientifiques et policières pour imaginer que, « quelque part », les légendes fournissent les clés de notre monde.



Nii Ayikwei Parkes, a passé son enfance au Ghana. Son livre *Notre quelque part* a été élu meilleur premier roman étranger 2014 par Lire.



Sous l'emprise du numérique

La cruelle réalité des Gafam
décrite par **Shoshana Zuboff**.

La thèse de l'universitaire américaine Shoshana Zuboff est implacable. Nous ne sommes pas seulement pris comme des moucheron dans les rets gluants de *World Wide Web*. Reliés *ad libitum* à nos outils connectés, « depuis les iPhones jusqu'aux milliers d'entreprises, d'applications et de dispositifs en ligne », nous sommes les « victimes consentantes » d'un contrôle numérique généralisé. Inventé par les géants Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft (Gafam), mais aussi les opérateurs de téléphonie et les concepteurs d'objets « connectés », un capitalisme d'un nouveau type traque désormais sans relâche nos conduites pour mieux les manipuler et/ou les vendre au plus offrant.

L'année 2001 fut à cet égard cruciale, quand, confronté à l'éclatement de la

« bulle Internet », Google décida pour la première fois de commercialiser les données personnelles de ses usagers. Pionnière dans l'étude des bouleversements managériaux induits par la numérisation, Zuboff s'était félicitée il y a trente ans de l'avènement du PC et de l'Internet, y voyant une « nouvelle économie capable de renforcer le pouvoir des consommateurs » (*In the Age of the Smart Machine. The Future of Work and Power*). Aujourd'hui, cette psychologue à la Harvard Business School déchantée, montrant à quel point ce « contrat faustien » avec les Gafam nous a « instrumentalisés ».

J.-F. P.



■ L'ÂGE DU CAPITALISME
DE SURVEILLANCE
SHOSHANA ZUBOFF
(ZULMA)



Les lumières de la ville

Hubert HADDAD

Les déambulations parisiennes d'une jeune survivante du 13 novembre 2015, en quête de figurants et d'un visage espéré.

Si Hubert Haddad occupe une position tellement singulière dans notre littérature, c'est qu'il a connu plusieurs vies avant d'être écrivain : éducateur de rue, ouvrier ou encore forain. Fort d'une cinquantaine d'ouvrages, il compose une œuvre qui doit au roman-monde (Palestine, Japon, Inde, Amérique) autant qu'à la géométrie des rêves (pour paraphraser l'un de ses propres titres). *Casting sauvage* est un hommage à Paris, à la suite des attentats de novembre 2015. On y déambule avec Damya, une ancienne danseuse qui, blessée ce soir-là, en a gardé des séquelles. Désormais, elle marche en boitant. Elle parcourt la ville pour les besoins d'un film, inspiré de *La Douleur* de Marguerite Duras, sur les déportés de retour après la guerre. Il lui faut donc trouver de nombreux figurants. Pour les dénicher, elle arpente les quartiers plutôt populaires de la capitale, ou les bords de Seine et de canal, voire les quais et les halls de gare. Son casting nous offre des portraits marquants – comme celui de Matheo Lothar, le sculpteur alcoolique vivant sur sa péniche du quai de la Tournelle –, et des rencontres dangereuses – un islamiste surveillé par la police. Mais sa quête en cache une autre : celle d'un homme croisé sur les terrasses, ce fameux 13 novembre.

« *Et de ce ruissellement, beau cristal en éclats, recréons la mémoire et la ville en dansant* », écrit Haddad, composant une ode à l'art comme instrument ultime de résilience et de mémoire pour réécrire la vi(II)e. Émouvant, possédé et lumineux.

Hubert Artus



★★★★☆

Casting sauvage
par **Hubert Haddad**,
160 p., Zulma,
16,50 €



★★★★☆

LES SŒURS DE BLACKWATER PAR
ALYSON HAGY, 240 P., ZULMA, 21,80 €

Pour jouir du savoir et peut-être du corps de l'héroïne de cette dystopie, les hommes se pressent devant la maison où elle vit, lascive et solitaire. Elle seule sait lire et écrire dans cette Amérique future d'après-guerre civile qu'Alyson Hagy dépeint dans une prose étincelante. L'Est américain, où renégats et mercenaires sèment la terreur, rivalise chez Hagy avec l'Ouest sauvage. Ce monde des *Sœurs de Blackwater*, où l'écriture confère tous les pouvoirs, envoûte longtemps.

Gladys Marivat





Délivrez-nous du Malte

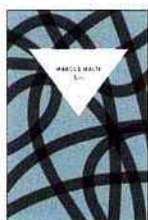
Après trois ans d'absence, le romancier et nouvelliste **Marcus Malte** signe un retour remarqué avec une comédie sociale grinçante sur la vacuité de notre monde moderne.

★★★★☆

AIRES PAR MARCUS MALTE,
496 P., ZULMA, 24 €

Paradoxalement, il est souvent difficile pour un auteur de se relever d'un prix littéraire. Faut-il persévérer dans la même veine, dans l'espoir de faire encore mieux, ou alors surprendre en prenant son lecteur à contre-pied ? Pour Marcus Malte, la question ne s'est jamais posée. Depuis son entrée en littérature, le romancier s'est taillé une solide réputation d'auteur inclassable, imprévisible, prenant goût à dynamiter les codes et à dérouter le lecteur. Son prix Femina, il le doit d'ailleurs à ce don d'ubiquité littéraire. *Le Garçon* (2016)

était un roman à nul autre pareil, à la fois récit d'initiation, roman des premières amours et fresque historique engagée. Pas étonnant, alors, de voir Marcus Malte changer radicalement



de registre dans son nouveau roman. Avec *Aires*, il s'empare d'un lieu symbolique de nos sociétés modernes pour bâtir un conte cruel. Les autoroutes, ces bandes de bitume interminables, répétitives, hors du temps, qui offrent aux voyageurs un moment de réflexion salutaire ou dévastateur.

Humour noir et ravageur

Au détour des aires de repos, sortes de parenthèses désenchantées où s'observent les usagers de l'asphalte, on croise des dizaines de personnages : un écrivain raté, éternel voyageur en quête d'un ailleurs plus accueillant, une « working girl » aux dents longues qui a dû jouer des coudes pour s'imposer dans un monde d'hommes, ou encore un père de famille croulant sous les dettes, qui souhaite partager un moment « *loin des emmerdes* » avec son fils. Tous sont les victimes consentantes des inepties de nos sociétés modernes. Alors, il fallait bien qu'un jour leur route se croise.

Dans ce roman polyphonique aux allures de satire sociale, l'auteur fait étalage d'un talent nouveau. En



brossant le portrait désabusé d'un monde qui marche sur la tête, il déploie un humour noir ravageur, une écriture brûlante où la vie libère ses arômes tragicomiques. Un roman pur Malte.

Léonard Desbrières



Melanie BENJAMIN

55 ans, Etats-Unis

Babe Paley a cette façon inoubliable de repousser son manteau en découvrant une épaule puis l'autre. Avec ses amies – Slim, Pamela, Gloria et Marella, celles qu'on appelle les « cygnes » –, elle se promène, la démarche surnaturelle et la silhouette majestueuse, dans le dernier tailleur Givenchy ou Balenciaga. Son élégance, sa beauté ressemblent à une œuvre d'art, mais sont également l'objet d'un travail quotidien pour tutoyer la perfection. Car Babe vient de loin. Elle n'est pas née avec une cuillère en argent dans la

bouche et elle avance masquée dans la haute société new-yorkaise qui la célèbre comme une icône. Truman Capote, légendaire écrivain, excentrique et mystérieux, entre dans la vie de Babe tel un miracle, déchirant son ennui, ses journées aussi répétitives que parfaites. Pour ces deux êtres d'exception, c'est l'amitié immédiate et la fin de la solitude.

Babe trouve chez cet homme bizarre un double impossible et l'extravagance intellectuelle qui lui manquait. Truman pénètre grâce à elle dans une haute société fascinante et inaccessible. Mais *Les Cygnes de la Cinquième Avenue* est également une tragédie, mêlant réalité et fiction avec un talent qui ne cherche jamais l'esbroufe. L'auteure, Melanie Benjamin, ne se contente pas de dresser le portrait de deux personnalités vulnérables, elle unit la fragilité intime et la folie mondaine, la névrose et la création, dans un livre qui pétille comme du champagne, avant l'acidité de la trahison.

Christine Ferniot



★★★
Les Cygnes de la Cinquième Avenue (The Swans of Fifth Avenue) par Melanie Benjamin, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christel Gaillard-Paris, 432 p., Albin Michel, 22 €



Robin MACARTHUR

39 ans, Etats-Unis

Les filles rêvent de partir le plus loin possible, mais on les retrouvera, des années plus tard, dans le même mobile home ou la même cabane de pêcheur posée sur des parpaings et truffée d'isolant. Leurs mères soignent une dépression chronique dans l'alcool et leur tour de taille s'en ressent. Pour les hommes, c'est un peu la même chanson. Certains sont revenus de la guerre dans un sale état, d'autres pratiquent encore leur métier de bûcheron, attachés à l'odeur de la résine, au froid qui gèle les doigts. A tous, il manque une femme pour supporter la sauvagerie de la nature et redémarrer chaque matin leur vieux camion.

Robin MacArthur nous plonge dans sa région du Vermont à travers des nouvelles aiguisées comme ses personnages, des solitaires au caractère bien trempé. Leur vie n'est pas riante, mais ils ne sont pas prêts à quitter ces coins rocheux, préférant leur caravane humide à l'inconnu. Pas de longues descriptions de paysages, pas de plongée psychologique chichiteuse dans ces textes courts à l'écriture serrée. Pourtant, ses héros, victimes ou rebelles, se dressent bien vivants devant le lecteur. On s'installe avec eux sur le ponton pour contempler le coucher d'un soleil mandarine, on ouvre une bière avant que la lune apparaisse derrière les pins du Canada. Il est temps de rejoindre Maggie, Rich ou Nelson au bar de Sara et de mettre un vieil Otis Redding dans le juke-box. C'est bon pour la nostalgie. C.F.



★★★
Le Cœur sauvage (Half Wild) par Robin MacArthur, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par France Camus-Pichon, 220 p., Albin Michel, 19 €

Sophie PUJAS

38 ans, France

C'est la carrière d'une femme « avide, vivante », qui « chute d'avoir trop ri » : Clara Bow (1905-1965), icône du cinéma hollywoodien des années vingt, modèle des « garçonnnes » durant les Années folles, collectionneuse de fiancés et d'amants – parmi lesquels le réalisateur Victor Fleming, l'acteur Gary Cooper ou le crooner Harry Richman. Dans son troisième livre, la journaliste Sophie Pujas retrace la trajectoire, aussi heurtée que fulgurante, de cette star du cinéma muet qui déclina à l'heure du parlant. Elle le fait en trois parties, révélatrices de la vie et de l'œuvre de « sa » star. Mais *Le Sourire de Gary Cooper* dépasse le simple hommage, car la romancière tisse des liens poétiques entre elle et son sujet : « Sans y songer, Clara s'est battue pour que ma vie soit douce, je veux dire, pour que les femmes choisissent leur place dans le monde. [...] Pour que mes histoires d'amour soient possibles, il a fallu Clara et ses sœurs. Il a fallu son insouciance et son courage. Oui, j'ai une dette. » Jonglant brillamment entre distance et empathie, Sophie Pujas s'amuse de l'art du roman comme des ficelles du *storytelling* : « Je licencie le destin et ses sales tours de passe-passe. [...] Ce qui a existé est gagné pour toujours. » Une liberté qui fait, aussi, la littérature. Hubert Artus



★★★
Le Sourire de Gary Cooper par Sophie Pujas, 112 p., Gallimard/L'Arpenteur, 11,50 €

T. GEBONS - D. FERNIOT - C. HELE/GALLIMARD



Elena LAPPIN

63 ans, Israël et Royaume-Uni



Lorsqu'un soir de février 2002, le téléphone retentit chez elle. A l'autre bout du combiné, un inconnu a une grande nouvelle à lui annoncer, en russe : « Schneider, c'était le nom de votre vrai père. C'est avec cet autre homme qu'était votre mère avant votre père. » Celui qui n'est autre que son oncle par alliance lui apprend dans la foulée que son grand-père était espion et que son géniteur réside aujourd'hui à New York. Il n'en faut pas plus pour qu'Elena Lappin décide d'en savoir davantage sur cet

individu « de petite stature, agile, aux cheveux bruns (maintenant argentés) ». Cette odyssée des origines amènera cette native de Moscou à découvrir sa véritable histoire familiale, l'amenant à aller de la Russie à Ottawa en passant par Hambourg ou les kibboutz d'Israël. « La vie écrit des scénarios que les

romanciers essaient souvent d'imiter », et on comprend pourquoi : le récit *Dans quelle langue est-ce que je rêve?* s'avère plus palpitant et riche que bien des fictions. A travers son parcours personnel – et la réflexion psychanalytique qui en découle –, Elena Lappin décortique intelligemment l'évolution des rapports Est-Ouest et relate, à travers de brefs chapitres bien ciselés et agrémentés de photos, l'histoire de tant d'exilés nous rappelant que le monde est, par essence, cosmopolite. **Baptiste Liger**



★★★ Dans quelle langue est-ce que je rêve? (*What Language Do I Dream In?*) par Elena Lappin, traduit de l'anglais par Matthieu Dumont, 384 p., Editions de l'Olivier, 23 €

Clémentine MÉLOIS

36 ans, France



Avez-vous déjà, en patientant à la caisse du supermarché, scanné d'un œil curieux les étiquettes que votre voisin disposait sur le tapis roulant? Et peut-être, à mesure que les objets défilaient, imaginé à quoi pouvait bien ressembler la vie de cet inconnu? Le contenu de nos paniers en dit beaucoup sur qui nous sommes : catégorie sociale, goûts et mode de vie, rapport à l'argent, au temps... Fascinée par le potentiel fictionnel des listes de courses, Clémentine Mélois, artiste plasticienne et collectionneuse aguerrie, conserve depuis des années celles qu'elle trouve dans la rue. Dans ce livre original et malicieux, elle en a rassemblé une centaine, griffonnées par des anonymes sur un coin d'enveloppe, un post-it, au dos d'un bout de facture déchirée... Pour accompagner chacune, un court monologue nous plonge dans la tête de celui ou celle qui l'a rédigée.

Drôles et intrigants, excessivement sérieux ou complètement loufoques, ces diptyques de microfictions tissent un étonnant kaléidoscope, chambre à échos où résonnent ensemble une multitude de voix intérieures. Des « pastilles pour dentier » à la « tapette à mouche » en passant par la « grappe de raisin pas trop grosse », le « manger chat », les « trips à la mode de Caen », ou la « lotion anti chute cheveux », leurs commissions sont le charmant alphabet d'une poésie du quotidien. **Estelle Lenartowicz**



★★ Sinon j'oublie par Clémentine Mélois, 240 p., Grasset, 16 €

J. BAUER - J.F. PASA - EDITIONS ZULMA

Mayra SANTOS-FEBRES

51 ans, Porto Rico



Les aceros aux télé-crochets ne le savent que trop : les voix des chanteurs ou des chanteuses sont parfois aussi envoûtantes que trompeuses. Ainsi, lorsqu'elle chante ses boléros qu'elle maîtrise à merveille, Sirena Selena éblouit toutes celles et tous ceux qui sont à ses côtés. Mais avant de devenir cette créature si admirée, celle-ci avait une autre identité, un autre nom : Leocadio. Gamin des quartiers pauvres de Porto Rico, il a été élevé – sa mère étant « partie sans laisser d'adresse » – par sa grand-mère. A la mort de cette dernière, il a « préféré faire de la rue son foyer » aux côtés des prostitué(e)s. Il y aura les passes, bien sûr, mais aussi une bonne fée (ou sorcière) : l'excentrique Miss Martha Divine va être séduite par l'étrangeté androgyne de ce garçon et le pousser à devenir, grâce à sa voix enchanteresse, une diva des hôtels de luxe. L'occasion pour Leocadio/Sirena de découvrir peut-être la passion, en la personne d'un certain Hugo Graubel qui lui déclare : « Je t'aimerai [...] comme je n'ai jamais aimé aucune femme. »

Premier roman traduit en France de la Portoricaine Mayra Santos-Febres, *Sirena Selena* est une fable baroque sur la confusion des genres – à plus d'un titre –, qui séduit grâce à ses images luxuriantes, à sa construction intelligemment éclatée et à la musicalité de la langue, correspondant parfaitement aux desseins de ses personnages. Même si on regrette de ne pas entendre le chant de cette Sirena... **B.L.**



★★ Sirena Selena (*Sirena Selena vestida de pena*) par Mayra Santos-Febres, traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, 336 p., Zulma, 20,50 €